

vous dire... Vous me connaissez ; faut-il que je vous avoue le crime auquel vous m'avez poussé ? Des juges ! des tortures ! Je ne parlerai pas... je connais mon devoir de vassal... je ne parlerai pas...

— Mon ami, s'écria le Père Eusèbe épouvanté, votre maître lui-même vous ordonnerait de parler.

— Mon maître !... Ah ! ah ! dit Gilbert avec un rire farouche, le noble Berthold ? Non, non, il sait bien que son écuyer mourra et se taira... Mais qui es-tu ? s'écria-t-il avec terreur et en regardant le moine penché sur lui... Est-ce toi ?... Oh ! ne m'approche pas ! Ne me montre pas ta robe mouillée par l'eau de la fontaine... Qui parle de la fontaine ?... Jette-t-on une femme noble dans une mare pour la noyer ?... Ah ! ah ! je vous défie maintenant !

Mais aussitôt, étendant ses bras avec un geste d'effroi, il reprit à voix basse :

“ Ne m'approche pas ! Va vers ton époux !... Est-ce moi qui ai commandé le meurtre ? Est-ce moi qui ai soldé l'assassin ! Est-ce moi qui en voulais à ta vie ? Va vers le noble Berthold, va, Godelive... moi je n'ai fait que lui obéir...”

Le Père Eusèbe essaya d'interrompre ce délire, et, montrant le crucifix au malheureux vassal, il lui dit :

“ Au nom de Jésus-Christ, mort sur la croix pour vous, confessez-vous et détestez vos crimes, et recevez-en l'absolution ! Mon frère, Dieu vous laisse un moment...”

— Je ne parlerai pas... je ne trahirai pas mon maître... Éloigne-toi, Godelive, le froid de tes vêtements me glace !... Pourquoi me regarder avec des yeux suppliants ?... Il n'y a rien de commun entre nous... Toi au ciel... et moi...”

Il n'acheva pas ; il plongea son front sous la couverture de son lit. Le prêtre le découvrit, mais ses lèvres n'avaient plus de souffle, la poitrine n'avait plus de battement ; tout était fini... Le père Eusèbe se prosterna et, le front collé contre terre, il pria jusqu'au matin.

II

LA MARE-AUX-SAULES

Parmi tous les seigneurs de la Flandre, nul ne semblait plus favorisé des dons de la fortune que le noble Berthold. Son lignage était antique et sans souillure, ses richesses considérables, sa renommée sans tache, car il possédait les vertus de son époque, la bravoure et la libéralité. Il avait eu pour épouse la belle et pure Godelive, fille du comte de Boulogne ; mais elle avait péri à la fleur de ses ans, d'une manière mystérieuse et qui, plus d'une fois, durant les soirs d'hiver, faisait l'objet des timides conversations des serfs et des valets ;

une seconde femme lui avait donné une fille nommée Ottilie. Cette enfant, belle et charmante, était cependant, depuis son premier jour, un objet d'affliction pour ses parents : elle était frappée de cécité.

Depuis ces deux événements, depuis la mort de Godelive et la naissance d'Ottilie, le sourire avait fui les lèvres de Berthold, et la sérénité semblait bannie de son âme. Dans les banquets, sa coupe demeurait toujours pleine ; il opposait à la gaieté, aux chants, aux rires de ses compagnons, un front de marbre, une bouche toujours morose et des regards toujours tristes et rêveurs. A la guerre, tantôt il se laissait entraîner par une fureur indomptée, tantôt il semblait qu'une terreur secrète glaçât son courage. Il aimait tendrement sa fille, et parfois il l'éloignait de lui, comme si la vue de cette innocente et de ce malheur eût évoqué à ses yeux des souvenirs funestes ; enfin nulle part le repos n'existait pour son âme, ni au pied des autels, qu'il cherchait et fuyait tour à tour, ni sur sa couche, confidente de ses rêves inquiets et de ses veilles sinistres, ni au conseil, ni au combat ; et le plus misérable de ses vassaux, le voyant passer, pâle et sombre, silencieux comme un fantôme au milieu des vivants, pouvait se dire :

“ Béni soit le Dieu de Job et de Lazare ! Je suis plus heureux que cet homme-là !”

Or, par une belle journée d'automne, Ottilie, alors âgée de douze ans, se trouvait dans une salle du château de Ghistelle, qu'elle habitait avec ses parents. Elle était entourée de plusieurs jeunes filles, compagnes de son âge, que l'on rassemblait autour d'elle pour égayer la triste nuit de son infirmité ! Ottilie était plongée dans un grand fauteuil, auprès d'une haute fenêtre par où arrivaient les rayons pâles et voilés du soleil. Elle était inactive et triste ; autour d'elle, ses amies abrégeaient les heures par leurs industrieux travaux. Les unes filaient la laine et le lin ; une autre brodait une robe destinée à parer, à la Noël prochaine, la statue de Notre-Dame ; deux autres parcouraient un précieux manuscrit, semé de lettres ornées, brillantes et colorées comme les fleurs du mois de mai. Toutes étaient gaies et animées ; sur Ottilie seule pesaient le faix et l'ennui du temps.

Une de ces jeunes filles s'aperçut de son accablement. C'était la plus pauvre et la plus humble d'entre elles. S'approchant d'Ottilie, elle lui dit avec douceur :

“ Damoiselle, vous semblez avoir souci ? Que pouvons-nous faire céans pour vous distraire ?

— Hélas ! ma mie, je n'en sais rien !

— Voulez-vous que je vous conte l'histoire du saint moine Winox, qui se rendit ermite au bord de la mer ?

— Je la connais.